

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU  
du

JOURNAL,  
Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

FAITS DIVERS.

Vendredi 24. — Combat de Borghetto (Italie), par le prince Eugène (1814).

FAITS DIVERS.

— On lit dans le *Moniteur* :

" Tout le monde sait qu'on fait avec de la cire vierge et de l'huile un cérat propre à guérir les gergures et les plaies, et dans quelques familles éloignées des pharmacies ont fait cet onguent à l'instant même du besoin, en y employant la première bougie qu'on fait fondre dans une carte avec de l'huile. C'est en employant un pareil remède, fait avec de la bougie de l'étoile, qu'un empoisonnement a eu lieu. En voici la cause : bougies de l'étoile et autres ne se font plus avec de la cire, mais avec du suif, dont, à l'aide de la presse, on a retiré l'huile qui sert aujourd'hui à graisser les laines; ce suif, pour produire la bougie, se combine avec une assez forte quantité d'arsenic. Déjà ors il n'est plus étonnant que l'arsenic qui pénètre même par la friction, produise l'empoisonnement en l'appliquant sur les chairs vives. "

— Des orages épouvantables ont sévi en Algérie du 8 au 10. Deux maisons se sont écroulées à Alger, deux à Mustapha, cinq à Blidah. Cherchell a également beaucoup souffert. Les eaux pluviales ont formées des torrents impétueux qui dépassent tout ce qu'on avait vu depuis douze ans.

— Dans la soirée du 13 novembre, le troupeau de M. Fauville, cultivateur à Bohain (Aisne), a été attaqué par une bande de loups dont on ne connaît pas le nombre. Ils ont d'abord divisé le troupeau, et, malgré les efforts du berger, ils sont parvenus, à la faveur de l'obscurité, à entraîner 76 moutons du côté de Busigny; ils en ont mangé 4, blessé 20 mortellement et 10 légèrement.

Le 14, dans la matinée, un de ces loups, paraissant fort rassasié, a été vu sur le chemin du bois, gardant un mouton étranglé et deux autres fortement blessés. Des chasseurs du pays se sont embuqués. Le soir, vers l'endroit où le ravage avait eu lieu la veille et où se trouvaient encore quelques débris, trois loups ont été aperçus, mais hors de portée.

FEUILLETON.

L'AUTORITE PATERNELLE.

Mlle Eugénie Dorgeval achevait tristement sa toilette de nocce; pâle et les yeux noyés de larmes, elle attendait que son père lui fit dire de descendre au salon, où l'époux futur et les conviés des deux familles étaient rassemblés. Eugénie avait lutté contre le mariage qui allait se conclure autant qu'il est permis à une jeune fille de le faire sans sortir de la ligne de ses devoirs; mais M. Dorgeville avait été inexorable; c'était un homme fier, absolu, volontaire, qui regardait le pouvoir paternel comme le plus sacré de tous les pouvoirs; celui-là seul, suivant lui, ne pouvait pas être mis en question; il gouvernait despotiquement toute sa maison; il avait voulu que son fils fût avocat, et le jeune homme traînait sa robe au palais; il avait exigé que sa fille épousât M. Legendre, jeune médecin, et dans quelques minutes, Eugénie allait descendre au salon pour suivre à la mairie un homme qu'elle n'aimait pas. Un jeune homme, M. Gustave de Miran, s'était présenté; il aimait Eugénie, il en était aimé; mais quoi qu'il eût une fortune raisonnable et que ses mœurs fussent irréprochables, M. Dorgeval l'avait éconduit et sans avoir égard aux répugnances d'Eugénie, il avait hâté son mariage avec M. Legendre.

Eugénie, en fille obéissante et façonnée dès l'enfance aux volontés de son père, se préparait donc à

Nous apprenons d'un autre côté que les loups sont devenus si communs dans quelques parties de la Picardie qu'on est obligé de tenir les troupeaux à l'étable.

— Il y a en France des louteries bien rétribuées; en présence de pareils faits on est tenté de demander à quoi elles servent.

(Constitutionnel.)

— L'occasion de l'évasion du général Vandermissen, un journal belge rappelle qu'après le jugement de la conspiration de Georges, Moreau et Pichegru, les condamnés à la détention, ou ceux qui, condamnés à une peine plus forte, avaient obtenu une commutation, furent distribués dans les différentes forteresses de l'état. La Belgique appartenait alors à la France; le château de Bouillon eut pour sa part deux prisonniers, Vidal et Bouvet de l'Hozier. Les deux condamnés étaient parfaitement traités; le commandant de la place, un vieux soldat, avait pour eux tous les soins imaginables; il poussait la condescendance jusqu'à venir chaque soir faire avec eux la partie du piquet.

Vidal, ayant à faire réparer son linge, obtint la permission de faire entrer une jeune ouvrière, qui passait la journée dans la chambre du prisonnier. Vidal s'évada bientôt après sous le costume de la jeune ouvrière.

Mais Vidal s'était trop pressé; car deux jours après son évasion, sa grace arrivait. Quant à la pauvre jeune fille, elle fut arrêtée, jugée et condamnée à deux ans de prison, qu'elle fit sans obtenir grâce d'un seul jour.

Il paraît qu'il est plus difficile aux femmes de s'échapper en habits d'homme, qu'aux hommes en habits de femme. Une jeune et fort gentille femme de chambre de Mlle Mars, condamnée à dix ans de travaux comme complice du vol des diamans de la célèbre actrice, était enfermée dans la prison de St-Lazare, à Paris. Elle tenta de s'évader sous le costume d'un ouvrier maçon qui travaillait dans la prison; elle avait déjà franchi la dernière porte lorsqu'elle fut reconnue et reprise.

— Il vient de mourir à Bruxelles un perruquier âgé de 85 ans; dont la carrière offre cette particularité que, dans une même famille, il a conservé la confiance pour la coupe des cheveux pendant cinq générations. Cette famille est celle de M. Stevens, son fils et ses

obéir. Lasse d'insomnie et de pleurs, elle s'assit dans un fauteuil en accusant le ciel qui lui avait donné un père inexorable et lui avait fait rencontrer un homme assez peu délicat pour vouloir l'épouser malgré elle, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement et M. Gustave parut.

— Vous ici, Gustave! s'écria la jeune fille avec effroi.

— Oui; écoutez-moi, Eugénie, répondit le jeune amant dont l'agitation égalait au moins la pâleur de la jeune fille; M. Legendre est au salon entouré de toute votre famille; il vous attend, il est vrai; mais votre père n'est pas échez lui; il est sorti depuis ce matin, et lui du moins ne s'opposera pas à mon projet, si vous daignez y consentir.

— Votre projet, Gustave! quel projet?

— Veuez, suivez-moi; j'ai une chaise de poste au bout de la rue; votre frère sait mon dessein et il l'approuve; votre femme de chambre que voilà, Julie, nous suivra si vous le voulez; elle ne demande pas mieux, le portier, les domestiques nous verront passer sans nous arrêter, ni sans nous dénoncer; ils sont tous à moi, tous favorisent notre amour. Hélas! il n'y a que votre père que je n'ai pu fléchir.... Venez....

— Non! non! s'écria la jeune fille en sanglotant.

Alors le jeune homme mit en œuvre pour la persuader toute l'éloquence des amans; il lui représenta d'abord que l'obéissance d'une fille doit avoir des bornes; il lui mit ensuite sous les yeux le malheur qui l'attendait avec un époux qu'elle n'aimerait pas; puis il intéressa même sa

petits-fils ont passé sous les ciseaux de Van Malder. Dans ces derniers tems, et lorsque le pauvre barbier ne pouvait plus marcher, M. Stevens avait la bonté de mettre une voiture à sa disposition, chaque fois qu'il devait donner ses soins à la chevelure d'une de ses fidèles pratiques.

— On lit dans la *Sentinelle des Pyrénées* :

" Dans la nuit du 29 au 30 octobre dernier, 275 douzaine d'alouettes, venant du Nord en Afrique, ont donné tête baissée sur le fanal de Biarritz, et ont trouvé près de ces feux perfides la fin prématurée de leur pèlerinage aérien. Si nous savons compter, cela fait 3,300 alouettes, dont le poids vérifié s'est trouvé approcher de 140 kilogrammes. Envions le sort de ces bons gardiens du phare, les alouettes leur tombent toutes rôties! "

— Le conseil de guerre composé d'officiers-généraux qui s'est réuni à Burgos pour procéder à l'examen de la conduite tenue à Pamplune par le général Rivero, lors des événemens d'octobre a reconnu à l'unanimité la non culpabilité de l'accusé. Cette sentence a été approuvée par le duc de la Victoire.

— Un violent ouragan a causé de grands ravages sur les côtes de l'Andalousie le 29 octobre dernier. Le brick français *Dumesnil*, chargé de charbon de terre, a échoué près de Malaga.

— Les journaux de Barcelone vont jusqu'au 4.

A l'occasion de la Toussaint, cette ville a été éclairée au gaz pour la première fois.

— On lit dans le journal de Bayonne la *Sentinelle des Pyrénées*, du 8.

" M. Olozaga, de retour de sa mission à La Haye, est arrivé dans notre ville samedi dernier; il n'a fait que s'arrêter quelques instants chez M. le consul d'Espagne, et il s'est immédiatement remis en route pour Madrid. On vous assure que son passage à Paris, M. Olozaga a eu une très longue conférence avec M. Guizot. "

— On écrit de Calais,

" Les couriers ordinaires et extraordinaires, anglais et français, se succèdent avec rapidité pour notre ville, à l'embarquement et au débarquement. Tout ce mou-

conscience à la fuite qu'il profésait. Qu'allait-elle faire en effet, sinon mentir devant Dieu et devant la loi? car enfin elle l'aimait; il avait l'aveu de son amour.

— Mais disait-elle chère Eugénie, hâtez-vous, nous n'avons qu'un moment l'absence de votre père ne peut être longue; c'est même par un hasard singulier qu'il n'est pas chez lui; il est peut être rentré au moment où je vous parle; nous n'avons qu'un instant.

Mlle Dorgeval hésitait; elle aimait il est vrai, M. de Miran; mais l'idée seule de se soustraire à l'autorité de son père l'épouvantait et, la présence gracieuse de celui qu'elle aimait pouvait à peine la faire hésiter. Tout d'un coup la femme de chambre effrayée court à la porte, écoute un bruit léger qui se faisait dans l'escalier et revenant toute effrayée :

— Mademoiselle, c'est monsieur, je reconnais son pas; c'est monsieur votre père, mademoiselle.

— O ciel! je suis perdue! s'écria la jeune fille.

Julie, la femme de chambre, prit M. Gustave de Miran par les épaules et le poussa dans l'alcove dont les rideaux le cachèrent entièrement.

M. Dorgeval entra; c'était un homme de quarante-cinq ans à peine, d'une taille élevée, le regard hautain, le sourire dédaigneux; cependant sur son front large et dans l'éclat de son regard on pouvait lire quelque chose de généreux qui rassurait; au moment où il mit les pieds chez sa fille, ce front était soucieux et ce regard ordinairement fier paraissait abattu.

— Julie dit-il, sortez; laissez-moi seul avec mademoiselle,

(L' suite demain)



## MONTEVIDEO.

Depuis quelques jours nous avons à terre certain nombre de nos braves et dignes marins qui n'ont débarqué que pour nous protéger. On prétend que M. le consul Pichon s'est abstenu de donner son assentiment à une mesure dictée par les circonstances les plus urgentes : l'attitude que prend en ce moment même, en dehors des directions consulaires, la population française répondra d'une manière accablante à une imprévision ou une... sans nom, et sera d'un autre côté un témoignage de notre reconnaissance envers les forces militaires qui, au défaut de notre autorité civile, sont appelées à nous protéger. Grâces leur soient rendues ! d'ici à quelques heures, nos marins, et encore moins le pavillon qu'ils entourent n'auront rien à craindre des forces ennemies quelque nombreuses qu'elles soient. Nos compatriotes s'organisent en ce moment, malgré les intrigues et sans bruit, avec cette même résolution que leur a inspirée l'esprit si français du vieil et respectable amiral Leblanc et la conduite modérée et décente en tous points des 500 hommes débarqués à ses ordres qui ont laissé dans la république les plus honorables souvenirs.

Dans cette position inquiétante, accablante, et lorsque les boulets et les balles arrivent jusqu'à nos demeures nous devons protester ici avant tout de notre gratitude profonde envers l'honorable chef de la station, M. Penhrose, en qui seul aujourd'hui se repose notre confiance.....!!!!

## VARIÉTÉ.

## La salle du conseil des ministres.

M. Duchatel. — Mes chers collègues, j'ai à vous signaler une pénible et dangereuse découverte : il y a un Judas parmi nous !

(Tous les regards se portent sur M. Guizot.)

M. Guizot, jaunissant de colère. — Qu'est-ce à dire ? prétendrait-on m'insulter ?

M. Guizot. — A l'Angleterre ne plaise, cher et illustre M. Guizot, que telle ait été ma pensée. Ce n'est pas votre excellence que je voulais désigner en parlant de Judas ; au fait je conçois que vous ayez pu prendre d'abord le mot pour vous, parce que... cependant... Je veux dire...

M. Duchatel. — Pour éviter tout nouveau quiproquo, je me hâte d'expliquer que celui d'entre nous auquel j'ai cru devoir appliquer ce sobriquet, c'est notre collègue des travaux publics, M. Teste. Voilà le serpent que nous avons réchauffé dans notre sein. Maintenant prime-tez-moi de dérouler la série de noirceurs dont il s'est rendu coupable. Et d'abord, dans un moment de crise, il a déserté...

M. Guizot, souriant. — Oh, s'il n'y avait que cela, ce n'est pas la peine d'en parler. Une désertion ! voyez un peu la bagatelle !

M. Duchatel. — Un instant, il ne s'agit point d'une désertion à l'étranger, d'une désertion de principes, etc. je sais aussi bien que vous, mon cher Guizot, que c'est très bon genre. Ce que je reproche à notre collègue Teste est beaucoup plus grave ; il a déserté son poste ministériel au beau milieu de la discussion soulevée par le projet d'union douanière. Il nous a abandonnés alors que nous combattons bravement pour nos draps, nos houilles, nos fers et nos coupes choux privés. au lieu de prendre un parti, monsieur a pris la poste. Cette absence calculée avait sans doute pour but de laisser croire qu'il ne voulait pas tremper dans le rejet de cette mesure que l'opposition a présentée comme favorable à la gloire et à la puissance

de la France, et de se donner ainsi un vernis de nationalité.

M. Guizot. — Un ministre du Vingt-Neuf-Octobre passant pour national, allons donc ! C'est impossible.

M. Duchatel. — Il n'en est pas moins vrai que notre collègue Teste avait probablement cette intention, et qu'il aurait voulu ainsi se distinguer d'entre nous. Mais voici qui est bien plus fort ; Teste voyage en ce moment à travers la population du Midi, et il n'a pas été sifflé!!!

(Marques de surprise profonde dans l'assemblée.)

M. Guizot. — Un de nos collègues s'est montré au public sans être sifflé ! Je conviens que le fait est étrange, il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire là-dessous.

M. Duchatel. — N'est-il pas vrai ? comment, lorsque vous, monsieur Guizot, vous n'avez pu faire, l'année dernière, une légère excursion devers Lisieux, votre bourg-pouri, sans soulever tous les chandrons, les pincettes et les cornets à bouquin du Calvados ! Lorsque moi, je n'ai pu récemment aller visiter le superbe château de 500,000 f. que j'ai acheté de mes petites économies ministérielles, dans la Gironde, sans être exposé aux dé-agréments les plus aigus et les plus gringans. Et cependant je voulais voyager dans le plus strict incognito ; mais cela m'a été impossible, j'ai été trahi par mon ventre, qui sor ait par la portière.

M. Guizot. — En effet, si Teste s'est arrangé de façon à ne pas être hué, cela prouverait qu'il cherche à faire bande à part, à se singulariser. Je commence à le trouver suspect.

M. Duchatel. — Il se pose partout en magon, en bavard, sans doute afin de mieux faire sa cour...

M. Guizot. — Voyez vous ça !

M. Duchatel. — Il porte des premières pierres en débitant du mortier et en gachant un discours. Il adresse des allocutions à toutes les pierres. à tous les monuments qu'il rencontre.

M. Guizot. — Cela fait pitié... pour les monuments.

M. Duchatel. — Il débite une semonce magistrale au Rhône afin de l'engager à ne pas se soulever, à ne pas sortir de son lit. L'en s'en est fallu que, nouveau Xercès, il ne le menagât du fouet dans le cas où il ne serait pas sage.

M. Villemain. — Le drôle est amusant.

M. Duchatel. — Il s'est écrié qu'il "était jaloux de créer des nouveaux monuments dans ces contrées, à l'exemple des Romains."

M. Guizot. — Prétendre imiter les Romains c'est à-dire, des républicains et des conquérants, quel mauvais goût ! Décidément cet homme ne peut plus nous aller.

M. Duchatel. — Enfin, réunissant tous les efforts de son génie oratoire, il est accouché, à propos de la pose d'une première pierre, de cette étonnante harangue : "Au nom de Louis-Philippe 1er viaduc du chemin de fer de Montpellier, JE TE FENDE !" N'est-il pas évident qu'il a voulu éclipser toutes les gloires d'éloquence du Vingt-Neuf-Octobre.

M. Cunin Gridaine. — C'est vrai saperlotte ! Pour ma part, jamais je n'aurais été capable de trouver quelque chose d'aussi beau que ce "viaduc, je te fende !" Teste me paraît un tribun dangereux.

M. Duchatel. — Ajoutez que Teste a appartenu naguères au tiers-parti, et qu'il a ainsi changé une fois d'opinion.

M. Guizot. — Il n'a changé qu'une fois d'opinion ; vraiment c'est dégoûtant.

M. Duchatel. — Mon avis est que nous cherchions à nous défaire d'un collègue qui se donne ainsi des airs singuliers, qui cherche à séduire les viaducs par les charmes d'une éloquence captieuse, et surtout qui se permet de

voyager en qualité de ministre, sans être sifflé A-t-on jamais vu !

M. Soult. — Mon opinion-z-y est également qu'on le démolisse.

M. Villemain. — Mais il me semblait, monsieur Soult que Teste est votre vieil ami, qu'il vous a rendu de nombreux services.

M. Soult, riant. — Raison de plus.

M. Guizot. — Ainsi, il est entendu que nous allons manœuvrer pour bousculer ce hercecolle. (Entre un rédacteur du Messenger.) Ah ! vous venez chercher l'opinion de notre journal officiel pour ce soir. Et bien ! dites que jamais le ministère du Vingt-Neuf-Octobre n'a été plus uni, plus homogène... Allez !

(Charivvri.)

## NOUVELLES MARITIME.

— Lorient, 15 novembre :

Le Bonaparte, cap. Girard, parti de Nantes le 4 novembre pour Marseille, a relâché ici le 14, après avoir jeté à la mer quelques tonneaux de son chargement. Ce navire a des avaries dans son grément.

Saint-Nazaire, 15 novembre :

Une galiote que l'on dit belge s'est échouée sur les vases près de la Ville-Martin. Cette galiote, surprise par la brume, a été obligée de relâcher. Elle vient de Bordeaux et est chargée de vin.

— On écrit de Caen : 18 novembre :

Je vous ai annoncé hier que l'Elisa, arrivé au bas de notre rivière le 15 de ce mois, a recueillie en mer l'équipage du trois mats le Général-Rapp, au moment où ce navire coulait par suite d'une voie d'eau considérable. Voici un extrait du rapport du capitaine Briant, qui vous fera connaître toutes les circonstances de ce sinistre :

Le 24 octobre, à midi, je me trouvais par les 41° 20' de latitude N. et par les 12° 57' de longitude O., avec grand frais de vent de N. Je pris les armures à tribord. à 4 heures après midi j'eus connaissance d'un trois mats pieu, qui laissait arriver sur moi, ayant son pavillon français en berne, et aussitôt qu'il fut à portée, il me hêla et me pria de l'observer, car son navire coulait bas, et il était impossible d'entretenir les pompes.

Je pris de suite les amures à babord et courus comme lui. Avant la nuit, il me fit connaître que l'eau augmentait de plus en plus, et que son intention était de tâcher d'attraper Lisbonne, mais qu'il me priait instamment de ne pas l'abandonner.

Alors nous forçames de voile l'un et l'autre ; mais dans la nuit nous fumes surpris par un calme plat avec une mer grosse ; le 25 à 5 heures du matin, le capitaine me fit savoir que son navire, étant près de couler sous leurs pieds, il se trouvait dans la dure nécessité de l'abandonner, et me pria de sauver son équipage.

Je fis en conséquence les dispositions nécessaires, et à neuf heures du matin, le capitaine, son second, et huit hommes d'équipage étaient à mon bord. C'est alors que j'appris que ce navire se nommait le Général-Rapp, armé à St-Malo, sous le commandement du capitaine Tuchet, parti de Marseille, le 9 octobre, à destination de Rouen, avec un chargement de savon, vin, sel de soude, rails en fer, etc.

On écrit de New-Orléans, 12 octobre :

Le navire Mary Francis, cap. Smith, arrivé en ce port, rapporte que le 5 courant, se trouvant par la latitude 25° 35' N. et longitude de 87° O., à 9 heures du soir, il rencontra le brick l'Éna, cap. Letourneux, destiné pour le Havre, désarmé et coulant bas d'eau. Le vent étant si violent et la mer tellement affreuse, qu'il ne put hasarder en cet instant aucune embarcation pour aller lui porter secours ; mais l'ayant observé pendant quelque temps, et la mer s'étant apaisée, il put enfin l'aborder et recueillir à son bord le capitaine, un passager et l'équipage composé de onze personnes. L'Éna avait été démanté dans un coup de vent qui avait régné la veille et à la suite duquel il s'était rempli d'eau. Le pont avait été entièrement balayé par les lames. Le capitaine Smith parvint aussi à sauver cinq barils espèces, contenant 9,000 piastres, quatre paquets espèces, 5 futs cochenille et plusieurs autres colis.

L'Éna était primitivement parti pour le Havre, et avait relâché en détresse, il y a quelques semaines, à la Nouvelle-Orléans, où il avait été réparé, et avait repris sa route pour sa destination le 25 du mois dernier, chargé de 358 quintaux fustic, espèces, etc. Il caisses espèces de sa cargaison primitive ont été dirigés sur le Havre à bord d'autres navires.

